Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 50 (1991)

Artikel: La philosophie devant le totalitarisme

Autor: Tischner, Jozef

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-883021

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Studia Philosophica 50/91

JOZEF TISCHNER

La philosophie devant le totalitarisme

Un demi-siècle est passé depuis le moment où un groupe de philosophes suisses a créé la Société Suisse de Philosophie. En face des menaces du national-socialisme allemand, elle exprimait une opposition dont les membres, représentants de différentes options philosophiques, ont décidé d'unir leurs efforts pour défendre l'indépendance de la pensée. C'est là une résolution qui donne le témoignage de leur courage personnel ainsi que de la compréhension du rôle de la philosophie dans le monde contemporain. Edmund Husserl ne pensait pas à autre chose en construisant ses fameuses conférences sur la crise des sciences européennes. Tous exprimaient leur volonté de faire de la philosophie, et cela voulait dire penser et être profondément engagé dans les problèmes de l'homme et de son époque.

La philosophie constitue une partie intégrante de la vie de l'époque. Quel est le degré de responsabilité de la philosophie pour cette vie?

Heureusement pour la Suisse, le contact direct avec l'hitlérisme a été épargné à ses habitants. Pour les Polonais, la deuxième guerre mondiale a été une descente aux enfers. Après la guerre, une nouvelle épreuve leur a été réservée – la confrontation avec le communisme. La confrontation avec le national-socialisme ne concernait que le domaine militaire tandis que le communisme en envisageait aussi d'autres. L'idéologie communiste séduisait – séduisait aussi bien des savants que des tout petits et c'est ainsi que les mythes qu'elle inculquait persistent dans la conscience de la société jusqu' aujourd'hui. Il est évident qu'une bonne partie de la responsabilité pour le communisme pèse lourdement sur la philosophie. En considérant ses effets sociaux, nous voilà devant la possiblité de critiquer la philosophie: sans nous limiter à comparer les unes aux autres les oeuvres classiques du marxisme-léninisme, nous essayons de plonger dans ce torrent de vie à la formation duquel c'est bien cette philosophie qui a largement contribué. La réalité sociale postcommuniste exige d'être examinée avec soin. Quelles sont les idées philosophiques qui ont coopéré à la formation du monde communiste? Elles sont en grand nombre. Considérons-en seulement trois: la nouvelle idée de la rationalité du monde, la critique de la proprieté privée et la conception du nouvel homme.

Le communisme était une idéologie totalitaire: il donnait l'explication de tout et pour voir tomber sous son pouvoir l'homme tout entier, il expliquait aussi tous les mystéres de la réalité sociale. La condition de la possibilité de cette tendance idéologique était une nouvelle vision de la rationalité du monde. Le monde est rationnel mais d'une rationalité particulière dont l'expression essentielle, avant toute autre chose, se manifeste dans *la raison politique* de l'homme. Le communisme proclame la primauté absolue de la raison politique. La raison politique devient la première instance cognitive. Son vaste horizon embrasse le total de la réalité et pénètre en juge suprême toute autre manière de découvrir le monde. Aucune théorie scientifique, aucune méthode, aucune expérience, aucune spéculation enfin ne peuvent la réfuter. La politique devient une véritable métaphysique, elle est ontologie, elle est éthique. Au monde succombant au chaos elle donne ses principes de rationalisation.

La priorité de la raison politique sur d'autres formes de rationalité n'était pas toujours évidente. Il arrivait qu'elle était soigneuseument cachée. On se donnait la peine de créer une illusion contraire à ce que présentait la réalité. En principe, le fond du problème concernait la question du rapport entre le matérialisme dialectique et le matérialisme historique. Staline et plus tard presque tous les marxistes est-européens prétendaient que les principes du matérialisme dialectique et par la suite l'ontologie du monde matériel, constituent les fondements et peuvent s'élargir en matérialisme historique, ainsi qu'à la théorie de l'histoire des sociétés; les mêmes formes dialectiques s'appliquant à l'un comme à l'autre. En réalité le problème a été pris à l'envers. Dans la théorie marxiste nous assistons au transfert de la conception dialectique de l'histoire à la conception de la matière. C'était la preuve de la victoire de la raison politique sur la raison essayant d'explorer les mystères de la nature.

Par conséquent, nous nous trouvons devant une nouvelle théorie de la vérité. On a admis que toute la réalité en passant par les processus des changements était en mouvement constant. Une chose passe pour faire place à une autre chose. Et c'est l'histoire qui nous le prouve: le temps passe, les pays, les nations, les cultures disparaissent, les organisations sociales changent.

La nature même nous est présentée par les sciences naturelles d'aujourd'hui comme une réalité qui évolue. Comme suite logique il s'avére que toute connaissance du monde ne peut être que «progressive» ou «régressive». La connaissance «progressive» a rapport à tout ce qui «devient», la connaissance «régressive» concerne tout ce qui «passe». Il n'y a pas de connaissance objective. C'est ainsi que la définition classique de la vérité doit céder devant la

définition politique. La «vraie» connaissance est propice à l'arrivée de ce qui doit arriver, la connaissance qui n'est pas «vraie» envisage l'existence de ce qui est condamné à mort.«La pratique» devient le seul critère de la vérité et témoigne de la nouvelle réussite de la raison politique.

La proposition communiste de la rationalisation du monde a des sources nombreuses. Les marxistes ont développé leur dialectique à partir de la dialectique de Hegel, lui-même l'aurait prise certainement pour une trahison. Le progrès technique entraîne ce qu'on peut appeler la vision «énergétique» du monde, son rôle n'est pas à négliger: tout ce qui existe constitue «la matière» de l'activité humaine et en particulier du travail. L'athéisme y a pris sa part non moins importante; Dieu qui pourrait marquer des limites à la toute-puissance de l'homme, n'existe plus.

La nouvelle rationalisation du monde s'est établie dans la conscience des sociétés. Toutes les forces responsables de la formation de l'homme – école, université, lieu de travail, littérature – se sont mises à sa disposition. Avec quel effet? La première conséquence consistait à faire éprouver à l'homme le besoin de renforcer le pouvoir politique et cela ne pouvait être possible qu'en prenant place dans sa structure. Il ne s'agissait pas d'y participer de son propre gré, comme c'est le cas des démocraties de l'ouest, mais d'y prendre part par la soumission dans la fonction imposée d'avance et surtout dans la fonction politique. Du moment que la force politique est devenue force principale du monde, tout homme qui n'y était pas admis se trouvait en marge de l'existence, perdait de l'importance; la structure rationnelle du monde le rejetait. Etre signifiait participer au pouvoir. Et participer au pouvoir ne voulait dire qu'obéir et contraindre les autres à l'obéissance.

Penser au sens politique signifiait établir les classifications propres au système, tout ranger par catégories spéciales. Cela imposait la division du monde en deux parties: l'une «progressive» et l'autre «régressive». Chaque théorie, chaque phénomène social, chaque domaine scientifique trouvait sa place dans l'une ou dans l'autre. Pour atteindre le résultat voulu il fallait bien se servir de quelques opérations herméneutiques: il fallait engendrer des soupçons, accuser, démasquer et parfois même dénoncer. Par dénonciation on comprenait l'action d'avoir recours au jugement des hommes politiques et c'était faire usage du critère absolu de la vérité. Marx a écrit: «les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, il s'agit de le changer». La raison politique engageait l'homme au changement du monde avant que l'homme ait pu comprendre ce monde. Avec le temps, l'idée s'est avérée fausse. Tous les changements ont fait voir une grande apparence trompeuse: au fond il s'agissait de ne rien changer.

La dispute sur la propriété

Le problème de la propriété privée a mis en relief la présence des idées philosophiques dans l'histoire des sociétés communistes. La critique du privé que les communistes ont changée en activité contre le privé a une longue histoire. A travers des siècles elle n'avait eu que peu d'importance, elle vivait en marge d'une autre tendance, tendance à la richesse. Mais pendant la Grande Révolution on note le premier et le réel essai de supprimer toute propriété privée. La révolution se termine par la défaite, mais l'idée même subsiste. Elle renaît dans le marxisme et prend sa forme concrète dans les pays communistes. Le degré de sa réalisation change selon les circonstances mais la tendance générale était commune. Que voulait-elle exprimer, quel était son but?

En essayant d'analyser le problème du point de vue d'aujourd'hui, donc d'une certaine distance, il faut constater qu'il ne s'agissait pas seulement de passer d'un système économique à l'autre; le changement du système de propriété signalait une transformation plus profonde: il était question de renverser la hiérarchie des valeurs, de troubler la notion éthique et même métaphysique du bien et du mal. La propriété privée symbolisait l'essence même du mal, le péché originel de la société et, comme telle, pouvait être attaquée. L'homme portait tout son poids malgré soi. Il suffisait d'être originaire de «la classe des possesseurs». Ce crime était impardonnable. Le contraire du possesseur était «le prolétaire», celui qui ne possédait rien, «le pur», «l'innocent». Pour les communistes «posséder» voulait dire «être coupable».

Quelles en étaient les conséquences?

Le péché originel de l'homme a été réduit au niveau de la perception des sens. Dans le monde chrétien le péché avait le caractère intime, il était lié à la liberté, il salissait l'âme mais ne se manifestait pas par le corps. Personne excepté Dieu n'avait le droit de se prononcer sur la culpabilité. Même le confesseur pendant la confession ne pouvait estimer le degré de la culpabilité du pénitent qu'en analysant ce que celui-ci lui avait auparavant avoué. Le communisme a tout changé. La culpabilité sort de l'intérieur, elle paraît à l'extérieur et, comme un compte en banque, elle devient comptable.

L'opposition des communistes au christianisme n'était pas tout à fait évidente dans ce domaine. Le projet de socialisation des biens privés s'enchaînait avec la critique chrétienne de la propriété. De même quant à la notion de la

culpabilité originelle d'où la volonté de l'homme est exclue. Ces deux visions du monde avaient quelque chose de commun. Commune a aussi été la conviction que le monde existant ici et maintenant était le monde du mal. Les causes en étaient différentes mais la conclusion pareille. Il en résulte un appui que certains milieux chrétiens accordaient aux idées critiques des communistes. Pourtant c'est un fait que cette critique n'a jamais été approuvée par l'Eglise.

La nouvelle notion du bien et du mal, notion proposée par le communisme, a cependant laissé des traces profondes dans la conscience des sociétés. Elle a mis en marche les mécanismes des soupçons, elle a ouvert la porte à la convoitise. La richesse n'est plus le résultat de l'application au travail, ou de l'économie, mais l'effet de l'exploitation des ouvriers. La fortune, n'est-elle plus l'objet des désirs? Si, tout au contraire: la défense de posséder fait augmenter la volonté de posséder. Pour la satisfaire et en même temps pour être libre de tout soupçon, on cherche des méthodes pour passer outre à l'interdiction. On cherche et on trouve. La meilleure issue consiste à *profiter sans posséder*. Qui profite, possède, et posséder veut dire tirer profit; d'autre part si l'on ne fait que profiter, on n'est pas nécessairement possesseur. C'est de cette façon que la condamnation de la propriété privée, au lieu d'introduire une juste distribution des richesses, nous amène à leur consommation inégale. C'est la consommation dans sa forme extrême.

L'idée communiste a eu ses défenseurs. D'après eux, elle n'a jamais été convenablement appliquée à la vie; dans sa critique, donc, on ne peut pas faire appel à la vie. L'autre argument consistait à indiquer «les débris» du système capitaliste qui «survivaient» dans les sociétés du communisme en déformant son image. Mais à mesure que le communisme grandissait, les obstacles devenaient plus grands. Il s'avérait que les obstacles prenaient du poids: pour changer le système économique il était nécessaire de changer la loi, le changement de la loi exigeait de changer l'éthique et pour la changer il fallait abolir la religion et créer l'homme à nouveau. Le tout demandait le pouvoir fort – «la dictature du prolétariat». Et c'est ainsi que la logique des événements a amené ce système au totalitarisme.

Le nouvel homme

L'idée du nouvel homme mérite d'être étudiée avec une attention particulière. Tous les problèmes présentés jusqu'à maintenant, à savoir: changement de la conception du bien et du mal, critique de la propriété privée et avant tout le nouveau rationalisme avec la nouvelle idée de la vérité, ont eu pour but non

seulement de construire de nouveaux mécanismes sociaux mais de faire naître «le nouvel homme»: sans sa participation, d'ailleurs, la construction de ces mécanismes ne serait pas possible. «Le nouvel homme» prend l'histoire et son propre destin dans ses mains; son intention est de gouverner. Gouverner non seulement la nature mais aussi l'histoire. Le rêve du «nouvel homme» est un ancien espoir de l'humanité. Où conduisent les rêveries du «nouvel homme» du communisme? Elles nous mettent devant «l'homo sovieticus».

Nous sommes encore assez loin de comprendre ce phénomène. Sans aucun doute l'homo sovieticus a été cet être qui s'est le mieux adapté à la vie dans le communisme. Sa capacité de mimétisme s'était développée au point qu'il était difficile de le distinguer du communiste. Mais il ne l'était pas. Il trompait les autres mais peut-être aussi soi-même. Une chose est certaine: «homo sovieticus» incarnait toutes les idées philosophiques que la vie a mises sens dessus-dessous. D'où la pitié, les moqueries, parfois même la répugnance pour tout ce qui devait inspirer de l'admiration.

La formule marxiste que «la conscience est déterminée par l'être», constituait la clé de la vie de «l'homo sovieticus». Il a vendu son âme au démon, en échange il a reçu «sa conscience déterminée par l'être». A chaque pas «les conditions d'être» étaient mises en premier lieu, la conscience suivait. Quelle était la signification de «l'être»? «L'être» était composé de tout ce qui servait à pourvoir aux besoins de «l'homo sovieticus». Ces besoins étaient deux: le premier était de participer au pouvoir et le deuxième lié avec le précédent, était le besoin «d'être quelqu'un». Le besoin de participation au pouvoir s'exprimait par la conviction qu'on n'existe qu'en exerçant le pouvoir et qu'on n'a le pouvoir que quand on est capable de faire peur. Cette conviction a fait naître un phénomène unique au monde – la bureaucratie communiste, c'est-à-dire la police, les gardiens des goulags, même les vendeuses des magasins, les garçons des restaurants et les enseignants d'école. Le besoin d'«être quelqu'un» – d'appartenir à quelqu'un, d'être la propriété de quelqu'un, était la conséquence de la critique radicale de la propriété privée. Si l'action de posséder comme telle était condamnable, la possession de soi-même l'était aussi. Il fallait devenir propriété de l'Etat. Cela n'a pas été dépourvu d'avantages: comme propriété de l'Etat on avait le droit à tout, on avait le droit de prendre possession de tout ce qui appartenait à l'Etat. A un certain moment «l'homo sovieticus» est devenu grand «peuple», il est devenu «masse». C'est pour ce peuple qu'on a inventé le communisme. Pourtant le même peuple devient destructeur du communisme. Il ne le détruit pas par moments, de temps en temps, mais constamment, jour et nuit, sans pitié – comme auparavant le communisme détruisait son esprit. L'enfant a tué son père.

L'image des idées philosophiques dans leur rapport à la vie ne serait pas complète si nous négligions la présence des idées qui s'opposaient au rationalisme communiste. Or ces idées sont descendues des rayons des bibliothèques et ont commencé à participer à la création du monde communiste.

On est revenu à la tradition positiviste, où le modèle sobre et rigoureux du fonctionnement de la raison a pris la place de la rationalité dialectique: on a introduit le modèle qui ne laissait pas de doutes en matière de ce qui provenait de l'expérience ou de la raison. Pour protéger la science contre l'agression de l'idéologie, on a redécouvert toute la méthodologie des sciences. Et pour faire comprendre l'individu on a ouvert la porte à l'existentialisme qui méprisait la collectivité et qui n'acceptait pas la foule en marche vers le bel avenir. On découvrait que la théorie des substances d'Aristote pouvait protéger la nature contre les exigences de la dialectique. On a découvert la phénoménologie avec sa théorie de l'essence et de la conscience transcendantale qui même au plus petit degré n'était pas «déterminée par l'être». On a découvert l'histoire et le fait que l'idée de l'histoire a plusieurs significations. Chez Heidegger on a attiré l'attention sur le problème qui se pose aux temps de violence: que signifie, au vrai, être? On s'est rappelé Hegel, mais cette fois non comme le classique de la servitude mais comme le maître de la libération. C'est dans le dialogue, en ayant recours à la philosophie du dialogue et à la philosophie de la langue qu'on a découvert les fondements de la vie sociale et de la vie religieuse. La rencontre avec la philosophie de la valeur a eu lieu: on y a trouvé la source de l'obligation morale. Bref, contre l'essai de démonstration que tout conduit au communisme, on a essayé de prouver que tout conduit à la liberté. Les disputes qui ont eu lieu ont fait apparaître le plus profond aspect de la philosophie: la philosophie n'est pas une simple science, science à côté des autres sciences capables de satisfaire la curiosité d'un étudiant. La philosophie représente la sagesse. Il est difficile de s'en passer dans la vie et il est encore plus difficile d'être libre sans elle. La philosophie n'est pas pour «être apprise» mais pour être la nourriture.

A l'occasion du cinquantenaire de la création de la Société Suisse de Philosophie, je voudrais exprimer à tous ses membres mes voeux très cordiaux, je voudrais que la philosophie soit ainsi comprise dans le pays si beau, si tranquille qu'est la Suisse, qu'elle y soit comprise comme nourriture. Evidemment je ne vous souhaite pas que cela se passe dans les mêmes conditions politiques que les nôtres.